

REVUE DE PRESSE: EXTRAITS

Le Temps, Suisse, 07 janvier 1998

« Une première chorégraphie, offerte en toute décontraction, et c'est déjà l'enchantement. (...) Avec *Cows in Space*, Thomas Hauert et sa toute fraîche compagnie ZOO ont montré que la danse abstraite peut être une fête et transmettre de formidables émotions. Fort d'un apprentissage exigeant auprès d'Anne Teresa De Keersmaeker et Pierre Droulers – excusez du peu –, il s'offre aujourd'hui le luxe d'aborder l'art de la chorégraphie avec un regard absolument neuf. »

Libération, 12 juin 1999

« Bonne surprise, le chorégraphe Thomas Hauert, Suisse installé à Bruxelles. On connaissait la subtilité de sa danse pour l'avoir vu interprète chez Anne Teresa De Keersmaeker et Pierre Droulers. Sa pièce *Cows in Space*, où l'on regarde passer les danseurs à défaut de ruminants, est de curieuse facture. Les mouvements de groupe, incroyablement réglés, assez épurés, déposent des séquences d'improvisation qui mettent le corps dans un autre état. Un chorégraphe que l'on aura plaisir à retrouver. »

Christophe Slagmuylder, ZOO/Thomas Hauert: ce qu'on accumule..., 2004

« Un goût commun pour la recherche les lie et Thomas, l'initiateur, fait confiance. Aux autres, au corps des autres ; à son corps, aux chemins de son esprit. Une ouverture maximale est maintenue pendant le temps de répétition, un temps pourtant intuitivement guidé. Ensuite, Thomas et son groupe rassemblent et proposent une forme sur le plateau, une forme où peuvent cohabiter des contraires. Ils signent une pièce chorégraphique forte des expériences traversées et mûries, menées au sein d'un espace qu'ils tracent en conviction ... »

Rosita Boisseau, Panorama de la danse contemporaine: 90 chorégraphes, 2006

« Il est suisse, vit à Bruxelles depuis 1991 et défriche un saisissant territoire chorégraphique, à la fois ludique et complexe, quadrillé par une écriture savante. Rien de plus déstabilisant que les spectacles de cet homme qui sait également chanter depuis l'enfance et mixe parfois ses deux talents très curieusement. En 2001, son solo *Do You Believe in Gravity? Do You Trust the Pilot ?* faisait retentir des textes existentiels mélancoliques au regard d'une danse rugueuse, volontairement mal dégrossie. Suffisamment bizarre et déstabilisant pour suspendre le regard du spectateur dans une attente gourmande, Thomas persévère dans sa route. Confiant dans la richesse du corps pour produire des gestes toujours nouveaux, il prouve que l'abstraction n'a pas dit son dernier mot et propose une lecture inédite du chaos contemporain. Fouillant ses thèmes de prédilection que sont la gravité, l'équilibre, le rapport entre l'individu et le collectif, il fait jaillir sur le plateau des lignes inextricablement embrouillées dont la sophistication s'offre comme une solide évidence. Pour atteindre ce haut niveau de complexité, il jette des idées comme des torches enflammées. Dans *Cows in Space* (1998), il donnait du grain à moudre. Sur le principe des vaches broutant dans un pré que l'on regarde à travers la vitre d'un train en marche, il mettait en scène cinq danseurs lancés dans un trafic de mouvements qui se coupaient en tous sens. Créée en 2003, *Common Senses*, pièce pour dix interprètes, optait pour l'improvisation autour de l'apprentissage par la troupe d'un chœur d'Anton Bruckner. Cet exercice armait ensuite les parcours des danseurs: dans le silence, chacun chantait intérieurement les mélodies. Concentré sur sa musique intérieure, l'écoute de l'autre, le danseur inventait presque malgré lui un rapport différent et sortait de son conditionnement habituel. Trouver la respiration commune, le débit singulier, l'équilibre entre convention et invention, tels sont quelques-uns des motifs pour lesquels Thomas Hauert possède l'imagination des moyens. »

Rosita Boisseau, *Le Monde*, 8 août 2006

« Son invention proliférante fait plus que muscler l'imagination: elle met au jour un nouveau vocabulaire gestuel, bouscule la syntaxe, peaufine des règles de grammaire inédites pour aboutir à une langue singulièrement vive. »

Rosita Boisseau, *Le Monde*, 1er décembre 2006

« L'insolente et tranquille bizarrerie du chorégraphe Thomas Hauert éclate dans sa nouvelle pièce pour six danseurs et un pianiste *Walking Oscar* (...). Ce labyrinthe signe une fois de plus la franche originalité de Thomas Hauert. Depuis la création de sa compagnie ZOO en 1997, ce chorégraphe d'origine suisse, installé à Bruxelles, draine un courant qui ne doit rien qu'à lui. (...) il manie une langue magique et complexe, entre concept de fond et virtuosité de forme. (...) cette comédie musicale d'un genre inédit réverbère les fantasmes que les mots font naître dans un ressac aussi implacable que celui de l'inconscient. »

Le Soir, Bruxelles, 2008

« Avec *Accords*, Thomas Hauert approfondit comme jamais le travail sur le groupe. Magistral. (...) Depuis dix ans, la compagnie ZOO de Thomas Hauert explore toutes les possibilités du mouvement en poussant les danseurs à "sortir des habitudes inscrites dans leurs corps". Ce travail de recherche a la particularité d'être extrêmement ludique. *Accords*, la nouvelle création présentée dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts, ne déroge pas à la règle. Elle offre au public une heure et quart de surprise, de plaisir, de beauté, d'étrangeté, de clins d'oeil et de danse de haut niveau. (...) Sur toutes ces musiques, Hauert et sa bande parviennent à éviter les clichés et à réinventer le dialogue entre danse et musique. Du grand art. Et du plaisir. »

La Libre Belgique, Bruxelles, 2008

« Danse et musique : si la paire semble évidente, l'association classique, Thomas Hauert lui donne une dimension nouvelle. (...) Conditionnements bousculés, codes cassés, formes démantelées : le danseur accède à une complexité profonde et spontanée. Danse et musique, parce que celle-ci génère celle-là, mais aussi suscite le réseau, inspire l'individu, organise le groupe, tout en "colorant" la perception du mouvement. »

Süddeutsche Zeitung, Munich, 2008

« Une leçon de perception, d'attention et de concentration. (...) *Accords* compte parmi les meilleurs spectacles de danse des dernières années. » ()

Katja Werner, *Ballet-Tanz Jahrbuch*, 2009

« La compagnie ZOO de Thomas Hauert, un groupe d'individus responsables, une communauté qui pratique la forme de danse la plus intelligente, la plus sensible, la plus spirituelle, la plus surprenante, la plus courageuse, la plus virtuose et la plus politique qu'il m'ait été donné de voir depuis longtemps. *Accords* est une confrontation entre la danse et la musique. Une confrontation exceptionnellement intense, sérieuse et pourtant ludique. On danse selon des règles musicales sur des pièces très diverses et en silence. Ainsi, la musique devient visible même quand on ne l'entend pas. La danse change aussi la perception de la musique : qui aurait pu imaginer de tels mouvements sur un morceau de flamenco ? (...) Le spectateur ne devine pas la plupart des règles. Mais on sent très clairement que quelque chose se noue entre les danseurs. Un jeu, une connexion invisible, un secret. Quelque chose nous aspire dans ces agissements

énigmatiques dont les incessantes et inattendues transformations évoquent des essaims ou des nuées d'animaux... » (Tages Anzeiger, Zurich)

L'Humanité, 19 April 2010

« Quel spectacle réjouissant ! Dans sa simplicité qui défait allègrement la complexité du geste travaillé. Ici, les danseurs ne font pas semblant de danser, occupant l'espace dans des mouvements qui allient instinct, intuition du corps de l'autre, improvisations, gestuelles et postures audacieuses. Au son d'une fanfare déjantée, d'un air de flamenco, de mélopées religieuses ou pop, les musiques donnent le la, impriment un tempo terrien, charnel qui fait pousser des ailes aux danseurs même s'ils restent rivés au sol, jusque dans leurs portées, les pieds toujours bien à plat sur le plateau nu du théâtre. Ici, la danse dialogue sans relâche avec la musique et le silence des spectateurs, entre chaque acte, exprime le désir de voir, encore et encore, un autre mouvement, une autre proposition. C'est une danse qui dit le désir du groupe, du collectif en laissant chaque individualité s'exprimer au grand jour, sans retenue. Une danse qui dit le désir du corps comme dernier rempart contre les interdits. Une danse libre, savante et populaire où rien ne sépare les danseurs, où tout les unit dans cette quête utopique d'autres chants du possible. »

Philippe Noisette, *Les Inrockuptibles*, 5 mai 2010

« Nomade des scènes, installé à Bruxelles avec sa compagnie ZOO, Thomas Hauert tente un virage serré avec *Accords*, dont le propos tient dans ce rapport terrifiant qu'un chorégraphe et sa danse peuvent entretenir avec des partitions. (...) Peu à peu, le miracle se produit à la vue d'une société en mouvement, d'un élan comme une valse. (...) C'est jouissif, dans un entrain perpétuel. (...) Thomas Hauert paraît le plus heureux des artistes, comme branché sur un courant continu de notes. »

Edwige Phitoussi, 2009

« Qu'est-ce qu'une communauté en danse ? Non pas groupuscule ou parti ; mais dans l'évidence la plus simple et la plus généreuse, cet être-ensemble dépasse le motif et l'exigence de l'unisson. On voit alors dans ce prolongement du mouvement relayé de corps en corps, même et autre parce que porteur des singularités de chaque danseur et répétition de la même intention, l'extension du geste, tout autant que le développement de son espace de matérialisation : il semble se prolonger, invisible et pourtant déjà sous nos yeux, plus loin que les corps, dans l'épaisseur de l'air. Ceux-ci s'ajustent et recomposent sans cesse cette masse étonnante. Et l'on se surprend à rêver d'une société à son image et dans laquelle chaque individualité trouverait les modalités de son existence sans jamais nier celles des autres, sans jamais exercer d'autorité. Le danseur est à la fois matière et artisan de ce corps global. Le corps chorégraphique est visiblement un corps politique : la cohérence et l'unité de ce collectif ne doivent rien à l'uniformisation, ni à la hiérarchie. Le danger que pourrait représenter la pluralité et ses différences – ainsi que les rapports de pouvoir sous-jacents – s'annulent dans l'écoute absolue, permettant un « unisson improvisé » entre les danseurs. (...) Thomas Hauert aura, avec *Accords*, fait le lien entre l'individu et le collectif, en conjuguant la réflexion à l'émotion, invitant chaque spectateur à se situer au sein d'une globalité qu'il engage à refonder. »

Frankfurter Allgemeine Zeitung, 21/09/10

« La musique de ce *You've changed* fascinant par son insoumise âpreté, une union insolite de musique vocale d'inspiration médiévale et de phrases jazz-rock, a été composée par Dick van der Harst sur une danse préalablement créée. Des enregistrements vidéo de cette première version dansante sont projetés pendant de larges parties du spectacle sur un voile transparent placé devant la véritable scène, de telle manière qu'un jeu d'interactions complexe entre les arts se délie. Dans le film,

on voit la danse pour ainsi dire “ avant la musique ” ; derrière lui, dansent cinq hommes et deux femmes en direct ; et, sous les sonorités entraînantes, le spectateur tente de synchroniser ces événements accoustiques et visuels. Une sursollicitation totale. Quelle proposition avisée sur les processus de perception de la réalité! Notre vie serait-elle une tentative permanente de synchronisation ? »

Marieluise Jeitschko, *www.tanznetz.de*, 16/09/2010

« Une aura méditative, quasi orientale, mêlée à l'enthousiasme et à l'innocence de l'enfance. (...) Leurs mouvements sont fluides, doux et incroyablement variés: une trémeur passe à travers leur corps. (...) Dans ce spectacle d'un peu plus d'une heure, le langage du corps impressionne par son raffinement, sa virtuosité et – malgré la cohérence du vocabulaire de Thomas Hauert – même par son individualité. »

Guy Duplat, *Il y a trop de morts-vivants, La Libre Belgique*, 3 nov. 2010

« Pour [sa création au Ballet de] Zurich, Thomas Hauert a pu travailler avec 12 danseurs de la compagnie et le grand orchestre. Il a choisi comme musique *Il giorno della necropoli* du musicien italien contemporain Salvatore Sciarrino, avec 69 musiciens et une accordéoniste sur scène. Musique surprenante, douce, presque évanescente, avec d'infinies nuances, des souffles qui ne peuvent s'épanouir que grâce à la taille de l'orchestre. Une musique qui, pour Sciarrino, est une méditation sur le transitoire et, au-delà, sur le fait d'être humain. Musique ténue, transpercée de soudaines explosions, scandée par une pulsation telle des gouttes d'eau. Pour la scénographie, il a choisi le peintre Michael Borremans avec un dessin énigmatique, flottant entre passé et futur, immensément agrandi et que la caméra explore bout par bout, sans jamais montrer le tout. Une belle idée qui permet d'entrer dans le dessin de Borremans et d'y puiser ce riche indéterminé qu'on retrouve aussi chez Sciarrino et dans la danse de Thomas Hauert. Un art qui, chez les trois, n'explique rien, laisse une part de mystère mais donne à ressentir à la liberté du spectateur. »

Jeannette Andersen, *Reminiscences from the Realm of the Dead, Dancing Times (UK)*, 18/11/2010

« Hauert a créé une oeuvre d'art totale qui reste dans vos pensées bien après que vous avez quitté le théâtre. C'est comme si vous aviez été témoin de la naissance d'un groupe rassemblé pour commémorer un défunt. La musique, comme une voix, pousse chacun à contrer son attention, puis à vaguer dans ses souvenirs. Des images de la vie de l'absent flottent à l'arrière-plan. C'est comme si le ballet visualisait ce dont on se souvient après la mort de quelqu'un. »

Guy Duplat, *Beauté infinie des traces des corps, La Libre Belgique*, 11/12/2010

« Dans *La Valse*, Thomas Hauert a demandé à un groupe de danseurs d'improviser et de chercher un “unisson”, comme un vol d'étourneaux qui se forme et se déforme sans cesse au son de la valse. Dansé et tourné en plein ciel, sur le toit de Belgacom et dans le grand hall de Mons expo, le film (parfois “splité” en trois vidéos) est formidable. Les caméras semblent danser avec l'énergie des danseurs. »

Marie-Christine Vernay, *Joli moi De Mey à Enghien-les-Bains, Libération*, 8/12/2012

« Pour finir, on est happé par *Equi voici - la Valse*, toujours en accord avec la musique de Ravel. La chorégraphie de Thomas Hauert, qui brouille les pistes jusqu'à une valse inversée marquant le temps sur le 3 et non sur le 1, donne le tournis. Elle est filmée à Bruxelles depuis un toit-terrasse qui domine la ville et accentue la sensation de vertige. »

Alexandre Demidoff, *Le Temps*, Genève, 15/09/2011

« Thomas Hauert et Àngels Margarit sont des agitateurs : idées et formes, tout passe dans leur mixer. *From B to B* a ce charme-là, on imagine l'agitation qui a précédé, on apprécie la décantation, l'élégance du signe au service d'une rhétorique personnelle... Mais reprenons. Le pied, ici, c'est la lettre. Ou plutôt prendre son pied – au sens « jouer » – reviendrait à choisir ses lettres... Sur le plateau, des lettres géantes en carton composent le nom de Thomas. De cette matrice surgiront d'autres mots, « tropas », puis « tropes », puis « trobes », etc. Ces mots ne sont pas seulement des bouées dans l'océan de la rêverie, mais des valises. Ils renferment une mémoire musicale, la leur partagée, Barbra Streisand, Lucio Dalla, ou le chant sacré d'une place andalouse. Àngels Margarit et Thomas Hauert glissent d'un souvenir à l'autre, danseurs rompus à tous les pas, jouissant de maîtriser si bien leurs mécaniques. *From B to B* pourrait n'être qu'un exercice de style réussi. Il s'apparente plutôt au portrait poétique de deux enfants de la danse. Il faut les voir soudain ensorcelés par une voix céleste, leurs bras serpentent, leurs transes se mêlent. Les lettrés sont devenus sorciers. L'esprit de la lettre, c'est parfois ça : un ravissement. »

Katja Schneider, *Tanz*, October 2011

« Une étape réussie dans le rapprochement sur la route *From B to B* que le Suisse basé à Bruxelles Hauert et la Catalane basée à Barcelone Àngels Margarit ont empruntée ensemble. Une joyeuse conversation en voix off annonce les règles des jeux de mots... Un des buts de ce jeu sur scène sera d'atteindre "Angels" à partir de "Thomas"... Mais ce n'est pas aussi prévisible que cela. Merveilleusement plus complexe. Le jeu anagrammatique de Thomas Hauert et Àngels Margarit ne s'épuise pas dans ce puzzle. Le langage joue un rôle important dans la caractérisation, la dissimulation, la communication entre les personnes, mais n'est pas moins importante la façon dont Àngels Margarit place et replace les lettres pour respatialiser sans cesse la scène... On vit l'expérience de leur danse. Parfois, [Hauert] joue le matador délié qui tente de résister aux robustes pressions de sa partenaire, parfois il est le troubadour, parfois un chasseur de papillons. Elle l'appuie de ses mouvements doux et puissants, de ses courbes fluides. De façon ludique, ils se transforment, étincelants d'intelligence et d'esprit. Une fois parti dans le voyage, le spectateur suit ce couple à travers ses métamorphoses jusqu'à ce qu'ils s'affrontent dans un duo merveilleusement ailé comme la lune fait face au soleil, elle dans la lumière, lui dans la pénombre. "J'aurais pu regarder pendant une heure de plus", dit un homme à son voisin derrière moi, et il exprime tout haut ce que chacun ressent. »

Muriel Steinmetz, *L'Humanité*, Paris, 11/10/2011

« Avec leur création *From B to B*, les chorégraphes bruxellois et barcelonais Thomas Hauert et Àngels Margarit inventent à eux seuls un langage chorégraphique autonome. ... Il ne s'agit pas de métissage, encore moins d'une naturalisation de leur style propre. C'est une union réussie dans des embrasements impurs où l'on sent qu'ils ne sont plus seuls et sans appui. Les deux idiomes sont également l'objet d'une mise en commun sous forme d'un alphabet de lettres en carton d'aspect monumental jetées en vrac sur la scène. De ce lot commun va d'abord surgir le prénom Thomas... Puis de là sortiront, durant tout le spectacle, des termes français ou espagnols... [Thomas Hauert] est un danseur peu ordinaire... Aujourd'hui, dans *From B to B*, [il] recherche à nouveau la prouesse en désarticulant bras et jambes. Il ne tient toujours pas en place, avec un art consommé de la fluidité. Cet artiste nerveux, au beau regard inquiet, s'exhorte à un travail escarpé, sans nul repos possible. Il touche le nerf d'une danse qu'il expose au danger. À côté, la prestation d'Àngels Margarit s'arrime à des mouvements géométriques des bras qui imposent une direction autour de son large bassin. La rencontre de ces univers dissemblables crée une alchimie insoupçonnée. Ils auraient pu s'annuler, ils s'inventent. »

Gérard Mayen, *Danser*, novembre 2011

« Il y a B comme Bruxelles, la ville de Thomas Hauert. Et B comme Barcelone, celle d'Àngels Margarit. ... Ils décident d'aller From B to B. ... l'envie de travailler ensemble, le plaisir – et la difficulté, finalement l'art – de se découvrir. ... Avouons-le, c'est tout simple. Mais d'une simplicité qui n'empêcherait pas d'être furieusement intelligent, présent, engagé. Et de produire beaucoup. Beaucoup de bien pour le regard. Deux artistes mûrs réinventent un langage de la rencontre, en jouant sur le filtre de la distance des langues, avec fantaisie et générosité d'ados. Ils vouent tout l'espace à la plasticité de cette relation. Et dans ce tourbillon, leurs corps oublient de mentir, livrant le plus vif de leurs personnalités.

Claire Duquène, *Effleurer l'absolu*, Atelier critique, 29 novembre 2011

« *Like me more like me*, la dernière création des danseurs-chorégraphes Thomas Hauert et Scott Heron nous offre une alternative... Elle n'explique pas, elle est. Elle ne figure pas, elle ouvre. (...) On ne sait si le sens découle de la forme ou l'inverse. Tous deux sont entremêlés, à l'image de ces deux corps qui luttent et s'aiment à la fois. De ces contrastes et de la confiance palpable entre les deux artistes naît une réalité supérieure, inattendue, évanescence, échappant à tout contrôle. Un goût d'absolu.

Ludivine Joinnot, *Like me more like me*, Atelier critique, 27 novembre 2011

« Dans *Like me more like me*, il y a exploration et recherche, improvisation apparente et pourtant maîtrisée. Il y a développement progressif de la performance, remise en question des formes chorégraphiques conventionnelles et prise de risque. *Like me more like me* met en place une grammaire des corps irréprochable, excessivement soignée surtout lors des rapprochements de deux corps qui, à certains instants, s'entortillent véritablement pour ne plus former qu'un seul et même corps aux membres quasi indissociables. La représentation est soutenue dans sa cadence, répétée dans ses jeux autant que dans ses variations de mouvements. *Like me more like me* s'éloigne des conventions, du conformisme, s'écarte de toute norme. Quand les corps explorent, deviennent fous et exultent, et que le public se réjouit, le duo original et décalé peut se réjouir lui aussi de sa performance réussie, drôle et pas aussi légère qu'elle en a l'air. »

Kelley Crawford, *Fringe, Singed, Nola Defender*, 22 novembre 2013

« En défiant les oppositions binaires qui construisent la compréhension du monde d'un grand nombre de personnes, Hauert et Heron créent une philosophie visuelle qui ne donne pas de réponses, mais ne prétend pas non plus qu'il veuille en donner. »

Eleanor Sikorski, *Thomas Hauert & Scott Heron: Like me more like me, Bellyflop Magazine*, Londres, 19/10/2012

« Tout dans ce spectacle est dit à travers la physicalité. Peut-être qu'en tâchant de définir la compréhension magique qui unit ces deux hommes, j'ai juste essayé de décrire la danse ! La danse est le langage partagé et c'est que Hauert et Heron pratiquent ensemble. A la réflexion, tout le reste – le son, les costumes, la lumière –, qui semblent tous à l'avant-plan, sont en fait juste là pour accompagner la danse. C'est une joie dont j'ai été un peu privée dans la danse ces derniers temps. Mais les mots dans la pièce (les mots ! ces monuments de la signification !) sont somme toute secondaires par rapport à la danse – ils ne sont pas nombreux (quelques nombres criés et quelques murmures sur des logiciels) mais quand ils apparaissent, ils ne nous prennent pas dans la compréhension, ils sont soit partie de la danse, soit partie d'un état. Ils sont plus une danse de la voix que du sens parlé. »

**Sarah Vankersschaever, *Choreografie voor helium en nylonkousen*, De
Standaard, 8/02/2013**

« Quel les mères retiennent leurs bas usagés et les pères leur respiration, car un grand nombre de familles vivront bientôt dans leur salon leur propre *Danse étoffée sur musique déguisée*. Le premier spectacle jeune public du chorégraphe Thomas Hauert est en effet hautement contagieux, avec son plateau envahi de personnages en ballons et bas nylon. »

Hélène Mariéthoz, *Le pouvoir du son*, Journal de l'ADC, mars 2015

Il est rare de se trouver face à une œuvre avec cette impression étrange d'être à l'intérieur de soi-même. Il y a de la magie dans cette immersion sonore et visuelle où l'unisson est rare et la cohérence totale, sans qu'il y ait contradiction. *MONO* est à vivre comme une de ces expériences qui unissent les mouvements sur scène à ceux encore indéfinis que l'on ressent à l'intérieur de soi.